



HAL
open science

Homonymie chez Genette ou la réception de l'opposition histoire/discours dans les théories du récit de fiction

Sylvie Patron

► **To cite this version:**

Sylvie Patron. Homonymie chez Genette ou la réception de l'opposition histoire/discours dans les théories du récit de fiction. Émilie Brunet et Rudolf Mahrer. Relire Benveniste. Actualité des recherches sur l'énonciation, Louvain-la-Neuve, L'Harmattan/Academia, pp. 97-121, 2011. hal-00698703v1

HAL Id: hal-00698703

<https://hal.science/hal-00698703v1>

Submitted on 28 Mar 2013 (v1), last revised 18 Feb 2019 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Homonymie chez Genette ou la réception de l'opposition histoire/discours dans les théories du récit de fiction

Cette contribution, dont le titre rappelle celui d'un article célèbre de Gérard Genette (1972 [1970]), est composée de trois parties. Dans la première, j'envisage l'homonymie, qui ne va pas sans une part de synonymie, entre les notions d'*histoire* et de *discours* chez Benveniste (1966 [1959]), d'*histoire* et de *discours* chez Todorov (1966), de *récit* et de *discours* chez Genette (1966), d'*histoire*, de *récit* (*discours narratif*) et de *narration* chez Genette (1972). Je rappelle également les fondements de la révision par Genette de l'opposition entre histoire et discours posée par Benveniste, qui est engagée dans Genette (1966) et qui trouve sa véritable formulation dans Genette (1983) : l'histoire, écrit Genette, n'est «qu'une forme du discours, où les marques de l'énonciation ne [sont] jamais que provisoirement et précairement suspendues» (2007 [1983] : 371). Autrement dit, l'histoire est intégrée dans le champ de la théorie communicationnelle du récit. Dans la deuxième partie, je compare la théorie des relations de temps de Benveniste et la théorie du prétérit épique de Käte Hamburger (1968 [1957]). Je précise tout d'abord que tant les mots «énonciation» (Benveniste) et «*Aussage*» (Hamburger) que les réseaux dans lesquels ils s'insèrent ne sont pas superposables. J'essaie ensuite de dégager les ressemblances et les différences entre l'opposition entre les temps de l'histoire et du discours chez Benveniste et l'opposition entre le prétérit épique et le prétérit grammatical chez Hamburger. Dans la troisième partie, je m'intéresse à l'usage qui est fait du rapprochement entre Benveniste et Hamburger chez Kuroda (1975) et Banfield (1982), dans le cadre de la «critique de la théorie communicationnelle de la narration» (Kuroda 1975 : 267). J'envisage également la dette d'Ann Banfield à l'égard de Benveniste dans sa propre théorie des temps dans le récit de fiction. L'objectif de cette contribution est double : il s'agit, d'une part, de «relire Benveniste», dans l'esprit du projet proposé par Émilie Brunet et Rudolf Mahrer, et d'autre part, de réaffirmer l'opposition entre les théories «communicationnelles» et «non communicationnelles» ou «poétiques» du récit de fiction, qui me semble fondamentale à la fois pour la compréhension de l'histoire et pour la définition actuelle des théories du récit de fiction¹. On

¹ Je me permets de renvoyer à Patron (2006), (2009) et (2010), où j'ai déjà travaillé sur cette opposition. Par «théories communicationnelles du récit», il faut entendre des théories qui reposent sur l'affirmation que tout récit est un acte de communication, impliquant un narrateur et un narrataire, réels ou fictionnels (plus exactement, dans le cas du récit de fiction,

verra que cette opposition historique et théorique correspond aussi à une distinction dans l'usage de la conceptualité linguistique.

1. Homonymies et synonymies chez Todorov et chez Genette

1.1. Todorov (1966) : *histoire et discours*

Selon Todorov, «l'œuvre littéraire», c'est-à-dire l'œuvre littéraire narrative et fictionnelle, autrement dit ce que nous appelons le «récit de fiction», comporte deux aspects :

[...] elle est en même temps une histoire et un discours. Elle est histoire dans ce sens qu'elle évoque une certaine réalité, des événements qui se seraient passés, des personnages qui, de ce point de vue, se confondent avec ceux de la vie réelle. Cette même histoire aurait pu nous être rapportée par d'autres moyens ; par un film, par exemple ; on aurait pu l'apprendre par le récit oral d'un témoin, sans qu'elle soit incarnée dans un livre. Mais l'œuvre est en même temps discours : il existe un narrateur qui relate l'histoire ; et il y a en face de lui un lecteur qui la perçoit. À ce niveau, ce ne sont pas les événements rapportés qui comptent mais la façon dont le narrateur nous les a fait connaître. Les notions d'histoire et de discours ont été définitivement introduites dans les études du langage après leur formulation catégorique par É. Benveniste. (Todorov 1981 [1966] : 132)

Le problème principal posé par ce paragraphe est celui de l'homonymie entre les notions d'histoire et de discours telles qu'elles sont introduites dans la première phrase et définies dans les suivantes, et les notions d'histoire et de discours de Benveniste, évoquées dans la dernière phrase, qui établit une continuité fallacieuse entre les deux couples notionnels (en vérité, il faudrait dire : les termes «histoire» et «discours» sont empruntés à Benveniste, bien qu'il n'y ait pas de continuité entre les deux couples notionnels). L'homonymie contient cependant une part de synonymie dans le cas du discours : chez Todorov, «il existe un narrateur qui relate l'histoire ; et il y a en face de lui un lecteur qui la perçoit» ; chez Benveniste, «[i]l faut entendre discours dans sa plus large extension : toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière» (1966, 1990 [1959]) : 241-242). Une part seulement, car Benveniste oppose deux plans ou modes d'énonciation, l'un qui se construit à partir du sujet et de la situation

un acte de communication fictionnel est censé redoubler l'acte de communication réel, mais les théories communicationnelles du récit de fiction ne s'intéressent qu'à l'acte de communication fictionnel). Par «théories non communicationnelles ou poétiques du récit de fiction», il faut entendre des théories qui remettent en question l'intérêt ou la validité de cette affirmation dans le cas du récit de fiction.

d'énonciation, l'autre qui en efface (ou n'en utilise pas) les marques, tandis que Todorov ne conçoit qu'un mode d'énonciation, le mode «embrayé» sur la situation d'énonciation. On peut regrouper les différences entre Todorov et Benveniste autour des quatre points suivants.

(i) L'origine du couple histoire et discours de Todorov et de l'opposition histoire/discours de Benveniste.— Le couple notionnel de Todorov vient du couple *fabula* et *sjuzhet* des formalistes russes (on pourrait dire : les notions d'histoire et de discours de Todorov ont été introduites dans les études littéraires sous les noms de *fabula* et de *sjuzhet* par Viktor Chklovski et Boris Tomachevski). Todorov écrit d'ailleurs dans la première phrase du paragraphe qui suit : «Ce sont les formalistes russes qui, les premiers, ont isolé ces deux notions qu'ils appelaient *fable* (“ce qui s'est effectivement passé”) et *sujet* (“la façon dont le lecteur en a pris connaissance”) [...]»². Le problème est que, contrairement à ce que suggère cette formulation, il n'y a pas de continuité entre le couple *fabula* et *sjuzhet* des formalistes russes et l'opposition entre histoire et discours posée par Benveniste.

L'origine de l'opposition de Benveniste est l'existence de deux parfaits en français, le «passé simple» et le «passé composé» de la terminologie scolaire contemporaine³, et les combinaisons préférentielles entre la troisième personne et le passé simple, d'une part, et entre les première et deuxième personnes et le passé composé, d'autre part⁴. Si le couple de Todorov vaut pour le récit dans n'importe quelle langue, l'opposition de Benveniste est d'abord liée au système temporel du français — même si une hypothèse, formulée par Ann Banfield, veut que le français révèle explicitement (dans sa morphologie) des distinctions qui restent implicites dans d'autres langues⁵.

(ii) Le champ d'application du couple histoire et discours de Todorov et de l'opposition histoire/discours de Benveniste.— Le couple de Todorov s'applique à «l'œuvre littéraire», c'est-à-dire au récit de fiction littéraire écrit («Mais l'œuvre est en même temps discours : il existe un narrateur qui relate l'histoire ;

² Todorov (1981 [1966] : 133). Voir aussi Tomachevski (1965, 2001 [1925] : 272, n. 1). On notera que Todorov ne retient qu'une des définitions de la *fabula* et du *sjuzhet* chez les formalistes russes. Sur le couple *fabula* et *sjuzhet*, voir Schmid (2005 : 230-245).

³ Cette dualité est identifiée comme un problème linguistique depuis les origines de la tradition des grammaires françaises. Voir Fournier (2004 : notamment pp. 251, 257-260) et Fournier (à paraître).

⁴ Voir aussi les travaux de Benveniste sur la catégorie de la personne : Benveniste 1966, 1990 [1946] , (1966, 1990 [1956]) et (1966, 1990 [1958]).

⁵ Voir Banfield (1995 [1982] : 239-243, 249), (1986 [1985] : 18-19), (2003 [2000] : 41-43) et (2005 : 593-594). Cette hypothèse ne figure pas dans Benveniste (1966, 1990 [1959]) à propos de l'opposition entre histoire et discours ; en revanche, Benveniste (1966, 1990 [1956] : 256-257) formule le même type d'hypothèse à propos de l'opposition entre personne et non-personne. Je remercie Rudolf Mahrer de m'avoir signalé ce point.

et il y a en face de lui un lecteur qui la perçoit»⁶). L'opposition de Benveniste s'applique à des modes d'énonciation, associés à des genres de discours spécifiques, écrits pour l'histoire, oraux ou écrits pour le discours. L'histoire, «aujourd'hui réservée à la langue écrite, caractérise le récit des événements passés» (Benveniste 1966, 1990 [1959] : 238-239). Mais il est également possible de raconter sur le mode du discours (au passé composé et à l'imparfait). La catégorie du discours inclut donc une sous-catégorie, qui est le discours narratif, oral ou écrit.

La distinction entre les récits écrits selon le caractère véridique ou fictionnel de leur référent n'est en cause ni chez Benveniste («On peut mettre en fait que quiconque sait écrire et entreprend le récit d'événements passés emploie spontanément l'aoriste comme temps fondamental, qu'il évoque ces événements en historien ou qu'il les crée en romancier»⁷), ni chez Todorov («L'œuvre littéraire [...] est histoire dans ce sens qu'elle évoque une certaine réalité, des événements qui se seraient passés, des personnages qui, de ce point de vue, se confondent avec ceux de la vie réelle»⁸).

(iii) Les relations internes entre les notions d'histoire et de discours chez Todorov et entre les notions homonymes chez Benveniste.— Le couple de Todorov renvoie à «deux aspects» de l'œuvre littéraire au sens où il l'entend. Dans son article, il envisage successivement le récit «comme histoire» (1981 [1966] : 133) et le récit «comme discours» (*ibid.* : 144). Il parle aussi de l'histoire et du discours en termes de «niveaux» — toute la question étant de savoir s'il s'agit de niveaux constitutifs du récit de fiction ou de niveaux opératoires où se fait l'analyse. Suivant Todorov, on peut dire de tout récit qu'il comporte les deux aspects ou les deux niveaux, constitutivement ou en vertu de la procédure analytique choisie. En revanche, la relation entre les notions d'histoire et de discours de Benveniste est une relation d'opposition exclusive : ce qui est histoire n'est pas discours et réciproquement (ce qui n'empêche pas que «[d]ans la pratique, on passe de l'un à l'autre instantanément. [...] Le propre du langage est de permettre ces transferts instantanés»⁹). Le passé simple et le passé composé sont en distribution complémentaire. Le discours est un mode d'énonciation «déictique» ou «embrayé» ; l'histoire, un mode d'énonciation «non déictique» ou «non embrayé».

(iv) La conception du récit.— Todorov et Benveniste s'opposent sur la question de savoir s'il existe une relation destinataire-destinateur dans tout récit. Pour Todorov, «l'œuvre est en même temps discours : il existe un narrateur qui relate l'histoire ; et il y a en face de lui un lecteur qui la perçoit» (1981 [1966] :

⁶ Todorov (1981 [1966] : 132).

⁷ Benveniste (1966, 1990 [1959] : 243).

⁸ Todorov (1981 [1966] : 132).

⁹ Benveniste (1966, 1990 [1959] : 242).

132). Pour Benveniste, dans le récit historique ou dans le récit de fiction à la troisième personne, «il n'y a même plus [...] de narrateur. Les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire. Personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter eux-mêmes. Le temps fondamental est l'aoriste [le passé simple], qui est le temps de l'événement hors de la personne d'un narrateur» (1966, 1990 [1959] : 241). Il faut prendre garde ici à une autre homonymie : le narrateur de Todorov est un sujet d'énonciation fictionnel (Todorov dit «imaginaire»¹⁰), distinct de l'auteur réel du récit, lequel est exclu de l'analyse¹¹ ; le narrateur de Benveniste n'a absolument rien de fictionnel, de distinct de l'auteur réel du récit, lequel fait pleinement partie de l'analyse (Benveniste parle à plusieurs reprises de l'«auteur», de l'«écrivain», de l'«historien» ou du «romancier»¹²). «Il n'y a même plus alors de narrateur» doit être compris, me semble-t-il, comme résumant les propositions suivantes : dans le discours, il y a toujours un locuteur qui s'adresse à un auditeur ; dans le discours narratif, oral ou écrit, ce locuteur peut être appelé un «narrateur» ; dans l'histoire, il n'y a pas de narrateur au sens du narrateur du discours narratif ; autrement dit, l'auteur ne s'y énonce pas comme locuteur ou narrateur. Il doit être clair aussi que, chez Benveniste, la présence ou l'absence d'un narrateur est établie sur la base d'une analyse linguistique et non par présupposition.

1.2. Genette (1966) : *récit et discours*

Genette intitule «Récit et discours» la partie de son article consacrée à l'opposition de Benveniste. Les termes sont introduits dans la phrase suivante (le partage dont il est question est le partage entre la littérature représentative, ou fictionnelle, et les formes littéraires dans lesquelles il n'y a aucune représentation, aucune fiction, et où l'auteur s'exprime directement) :

Ce partage correspond à peu près à la distinction proposée naguère par Émile Benveniste entre *récit* (ou *histoire*) et *discours*, avec cette différence que Benveniste englobe dans la catégorie du discours tout ce qu'Aristote appelait imitation directe, et qui consiste effectivement, du moins pour sa partie verbale, en discours prêté par le poète ou le narrateur à l'un de ses personnages. (Genette 1981 [1966] : 165)

Ici encore, le rapprochement entre les deux oppositions, littérature fictionnelle et non fictionnelle d'un côté, histoire et discours de l'autre, ne résiste pas à un examen approfondi. La différence ne réside pas seulement dans le fait que «Benveniste englobe dans la catégorie du discours tout ce qu'Aristote

¹⁰ Todorov (1981 [1966] : 153).

¹¹ Sur le narrateur dans la narratologie, voir Patron (2009 : 13, 23, 29-42).

¹² Benveniste (1966, 1990 [1959] : 239, , 240 , n. 1, 241, 241, n. 1, 242, 243, 244, n. 3, 245).

appelait imitation directe» ou, plus exactement, que le type de production verbale concerné par l'imitation (ou la représentation) directe selon Aristote fait partie des genres «où quelqu'un s'adresse à quelqu'un, s'énonce comme locuteur et organise ce qu'il dit dans la catégorie de la personne» (Benveniste 1966, 1990 [1959] : 242). Elle tient aussi à ce que Benveniste ne s'intéresse pas au récit en tant que mode de l'imitation ou de la représentation, et à ce qu'il n'oppose pas le récit en tant que mode de l'imitation ou de la représentation et les genres dans lesquels il n'y a aucune représentation, aucune fiction, et où l'auteur s'exprime directement.

Il convient de commenter également la substitution opérée par Genette du mot «récit» au mot «histoire» choisi par Benveniste. Les termes choisis par Benveniste reflètent surtout le fait qu'il y a une corrélation forte du récit historique avec le passé simple ; en revanche, le «discours» de Benveniste n'entretient pas de relation particulière avec les discours direct et indirect, ni avec le genre du discours oratoire, par exemple. À propos des temps de l'histoire et du discours, Benveniste écrit ceci : «Nous parlons toujours des temps du “récit historique” pour éviter le terme “temps narratifs” qui a créé tant de confusions. Dans la perspective que nous traçons ici, l'aoriste est un “temps narratif”, mais le parfait [le passé composé] peut aussi en être un, ce qui obscurcirait la distinction essentielle entre les deux plans d'énonciation» (1966, 1990 [1959] : 242, n. 2). Cette remarque pourrait être extrapolée à l'histoire et au discours eux-mêmes : Benveniste parle d'«histoire» ou de «récit historique» pour éviter le terme «récit» qui pourrait créer des confusions ; dans la perspective qu'il trace, l'histoire est un type de récit, mais le discours peut aussi en être un, ce qui obscurcirait la distinction essentielle entre les deux plans d'énonciation. La substitution du mot «récit» au mot «histoire» opérée par Genette apparaît donc comme un contresens dans la perspective de Benveniste. Genette reconnaîtra plus tard le risque de confusion, mais non le contresens : «Une partition duelle entre histoire et récit [...] risque fort d'engendrer une confusion, effectivement répandue, entre ce couple et celui précédemment avancé par Benveniste : *histoire/discours*, que j'avais eu entre-temps non le tort, mais le malheur, de rebaptiser, pour les besoins d'une autre cause, *récit/discours*» (Genette 2007 [1983] : 297-298).

1.3. Genette (1972) : *histoire, récit (discours narratif) et narration*

Le point de départ de Genette réside dans la polysémie du mot «récit» (polysémie ou, plus exactement, pluralité d'acceptions : en effet, il existe une relation immédiate entre ces acceptions) : dans une première acception, «récit» désigne le discours, oral ou écrit, qui assume la relation d'un événement ou d'une série d'événements ; dans une deuxième acception, «récit» désigne la succession des événements qui constituent l'objet ou le contenu de ce discours ; dans une troisième acception, «récit» désigne l'acte qui produit ce discours.

Genette s'emploie ensuite à redéfinir les trois notions : le *récit*, compris en un sens strict comme «signifiant, énoncé, discours ou texte narratif lui-même» (Genette utilise indifféremment «récit» ou «discours narratif») ; l'*histoire*, comme «signifié ou contenu narratif» ; enfin, la *narration*, comme «acte narratif producteur et, par extension, [...] ensemble de la situation réelle ou fictive dans laquelle il prend place» (2007 [1972] : 15).

L'histoire, le récit et la narration de Genette viennent du couple histoire et discours de Todorov :

Récit et narration se passent de justification. Pour histoire, et malgré un inconvénient évident, j'invoquerai l'usage courant (on dit : «raconter une histoire»), et un usage technique, certes plus restreint, mais assez bien admis depuis que Todorov a proposé de distinguer le «récit comme discours» (sens 1) et le «récit comme histoire» (sens 2). (Ibid. : 15, n. 1)

Genette ne cherche pas à établir de continuité entre la triade histoire, récit et narration et l'opposition entre histoire et discours de Benveniste. Cependant, il écrit au début du chapitre «Voix», à propos de la première phrase de *À la recherche du temps perdu* : «Pour reprendre les termes bien connus de Benveniste, l'*histoire* ne va pas ici sans une part de *discours*, et il n'est pas trop difficile de montrer qu'il en est pratiquement toujours ainsi» (*ibid.* : 219). Dans cette phrase, le mot «histoire» est employé au sens de «action racontée», il est homonyme, mais non synonyme, du mot «histoire» chez Benveniste ; en revanche, le mot «discours» est employé au sens de Benveniste. La fin de la phrase entérine la révision de l'opposition entre histoire et discours de Benveniste (une note renvoie à Genette 1981 [1966] : 165-169, dans la version de 1969).

La narration de Genette vient de l'énonciation de Benveniste, ramenée à l'énonciation de discours et appliquée au texte narratif, à tous les textes narratifs, sans discrimination : «On sait que la linguistique a mis quelque temps à entreprendre de rendre compte de ce que Benveniste a nommé la *subjectivité dans le langage*¹³, c'est-à-dire de passer de l'analyse des énoncés à celle des rapports entre ces énoncés et leur instance productrice — ce que l'on nomme aujourd'hui leur *énonciation*. Il semble que la poétique éprouve une difficulté comparable à aborder l'instance productrice du discours narratif, instance à laquelle nous avons réservé le terme, parallèle, de *narration*» (Genette 2007 [1972] : 220).

1.4. La révision par Genette de l'opposition histoire/discours de Benveniste

¹³ Une note renvoie à Benveniste (1966, 1990 [1958]). (Note de S. P.)

Elle est engagée dans Genette (1966), est entérinée dans Genette (1972) et trouve sa véritable formulation dans Genette (1983), lorsque Genette écrit que l'histoire, rebaptisée «récit», n'est «qu'une forme du discours, où les marques de l'énonciation ne [sont] jamais que provisoirement et précairement suspendues» (2007 [1983] : 371). Elle explique la synonymie partielle qu'on a pu constater entre le discours de Todorov et le discours de Benveniste, et entre la narration de Genette et l'énonciation de discours de Benveniste.

Cette révision peut elle-même s'expliquer de plusieurs façons. Kuroda, qui est le premier à l'avoir notée, l'explique par le fait que Benveniste caractérise l'histoire essentiellement en termes «négatifs», c'est-à-dire par ce qu'elle exclut : les pronoms personnels de première et de deuxième personne, les adverbes déictiques comme *ici* et *maintenant*, les temps du présent, du passé composé et du futur¹⁴. «Dès lors, écrit Kuroda, il n'est pas surprenant que, dans le cadre de la théorie du récit, le contraste entre *histoire* et *discours*, que Benveniste propose, soit réduit, contrairement peut-être à ses propres intentions, à une opposition du particulier au général» (1975 : 269) — et de citer Genette : «[...] en vérité, le discours n'a aucune pureté à préserver, car il est le mode "naturel" du langage, le plus large et le plus universel, accueillant par définition à toutes les formes ; le récit, au contraire, est un mode particulier, défini par un certain nombre d'exclusions et de conditions restrictives [...]» (Genette 1981 [1966] : 168, cité par Kuroda 1975 : 269). Une lecture plus attentive de l'article de Genette permet de proposer d'autres explications, qui s'ajoutent à celle de Kuroda sans se substituer à elle :

(i) la sous-estimation par Genette de ce qui constitue le point de départ de la réflexion de Benveniste, à savoir l'existence de deux parfaits en français ; on peut ainsi noter que, dans l'énumération que fait Genette des caractéristiques du discours et de l'histoire, rebaptisée «récit», la mention des temps verbaux vient en dernier (voir Genette 1981 [1966] : 165-166) ;

(ii) l'occultation du fait qu'il est possible de raconter sur le mode du discours : lorsque Genette présente comme un argument en faveur de la dissymétrie entre le discours et l'histoire, rebaptisée «récit», le fait que «[l]e discours peut "raconter" sans cesser d'être discours, [alors que] le récit ne peut "discourir" sans sortir de lui-même» (*ibid.* : 168), il montre qu'il n'a pas compris cet aspect important de la proposition de Benveniste ;

(iii) l'occultation des «transferts instantanés» entre le système temporel de l'histoire et celui du discours dont parle Benveniste : Genette présente en effet comme son apport propre le fait que «ces essences du récit et du discours ainsi définies ne se trouvent presque jamais à l'état pur dans aucun texte : il y a

¹⁴ Cette remarque fait bon marché de l'utilisation du passé simple et d'une troisième personne «non opposable» ou autonome par rapport à la première et à la deuxième personne, j'y reviendrai dans la troisième partie.

presque toujours une certaine proportion de récit dans le discours, un certaine dose de discours dans le récit» (*ibid.* : 167) ;

(iv) l'élargissement de la catégorie des «éléments discursifs» (Genette parle aussi d'«enclaves discursives»), des unités déictiques à proprement parler à des unités beaucoup moins bien définies sur le plan linguistique : pour Genette, «[l]a moindre observation générale, le moindre adjectif un peu plus que descriptif, le plus modeste “peut-être”, la plus discrète des articulations logiques introduisent dans [l]a trame [du récit] un type de parole qui lui est étranger, et comme réfractaire» (*ibid.* : 168)¹⁵ ;

(v) la primauté de l'interprétation du récit de fiction comme illustration de la personnalité du ou d'un narrateur sur toute autre interprétation : on le voit notamment dans l'interprétation que propose Genette de «son costume *un peu plus riche que ne le permettent en France les lois du goût*», de «*une de ces chaînes d'or fabriquées à Gênes*» ou encore de l'adjectif «*œillades bourgeoises*» dans l'extrait de *Gambara* cité par Benveniste (Genette (1981 [1966] : 167 ; les soulèvements sont de Genette)¹⁶ ;

(vi) l'impossibilité de concevoir la performance linguistique, donc le récit, y compris le récit de fiction, autrement que comme un acte de communication.

Kuroda donne cette dernière explication à propos de Barthes au début de son article : «[...] tant qu'une alternative à la théorie communicationnelle de la performance linguistique n'est pas proposée, il paraît inévitable d'interpréter la notion de narrateur telle qu'elle existe dans la théorie du récit, à l'intérieur du cadre communicationnel, ainsi que Barthes le fait» (Kuroda 1975 : 262, à propos de Barthes 1981 [1966] : 24).

La révision par Genette de l'opposition entre histoire et discours posée par Benveniste a été adoptée par de nombreux linguistes et théoriciens du récit¹⁷, et peut-être par Benveniste lui-même, dans un deuxième temps de sa réflexion¹⁸.

2. Benveniste, Hamburger : une comparaison¹⁹

¹⁵ Dans Genette (2007 [1983] : 371), la catégorie des éléments discursifs, rebaptisés «marques de l'énonciation», est étendue à l'énoncé lui-même : «[...] tout énoncé est en lui-même une trace d'énonciation : c'est, me semble-t-il, un des enseignements de la pragmatique».

¹⁶ Pour d'autres interprétations possibles de ces mots ou expressions, voir Prince (1982 : 11-12) et Reitan (inédit), repris dans (2008).

¹⁷ Voir par exemple Van den Heuvel (1985 : 27 et 27-28, n. 7), Vettters (1996 : 172-173), Rivara (2000 : 50, 141-149), Vion (2001 : 347).

¹⁸ Voir Benveniste (1974, 1991 [1970]). C'est l'hypothèse de Philippe (2002 : 18, 19, 24-25). Elle se fonde essentiellement sur le fait que Benveniste ne mentionne pas l'existence d'un «appareil formel de la non-énonciation» à côté de l'«appareil formel de l'énonciation».

¹⁹ On notera qu'il n'existe aucune relation directe entre les ouvrages de Benveniste et de Hamburger, alors que la chronologie des publications et republications aurait pu les favoriser.

2.1. «Énonciation» et «Aussage»

L'unité linguistique de référence de Hamburger est ce qu'elle appelle «*die Aussage*», c'est-à-dire l'assertion, l'énoncé ou encore la proposition dans une acception non grammaticale du terme. Le terme «*Aussage*» est traduit par «*statement*» dans la traduction américaine de l'ouvrage, conformément aux recommandations de l'auteure²⁰. Le même terme est traduit par le couple «énoncé/énonciation» dans la traduction française de l'ouvrage, le traducteur français utilisant également l'adjectif «énonciatif» pour traduire certains mots composés («*Aussagesystem*», «*Aussagestruktur*», «*Aussageform*», etc.). Dans la «Note du traducteur», ainsi que dans une note de bas de page qui se substitue assez curieusement à trois paragraphes supprimés, Pierre Cadiot s'explique sur son choix de traduire «*Aussage*» par le couple «énoncé/énonciation». Il ne fait aucune allusion à la note de Hamburger concernant le fait que «*Aussage*» doit être traduit en anglais par «*statement*» (et non par «*utterance*», par exemple).

La traduction de «*Aussage*» par le couple «énoncé/énonciation» pose problème au moins pour deux raisons. Premièrement, parce que les réseaux dans lesquels s'inscrivent le terme «*Aussage*» et le couple «énoncé/énonciation» ne sont pas superposables. Le terme «*Aussage*» s'inscrit dans un réseau formé par la triade «*Aussage*» («énoncé», «assertion»), «*Urteil*» («jugement») et «*Satz*» («phrase»), envisagée dans ses rapports avec la notion de modalité de phrase²¹. Le couple «énoncé/énonciation» s'inscrit dans de tout autres réseaux et possède de tout autres caractéristiques, notamment la caractéristique de réflexivité, évoquée dans la note de bas de page de Cadiot²². La deuxième raison pour laquelle cette traduction pose problème est que Hamburger situe explicitement la problématique énonciative en marge de son objet propre. Elle distingue en effet la notion de sujet mise en œuvre dans «l'étude du langage en tant que communication ou discours» et sa propre notion de sujet.

La [première] relève pour ainsi dire de la langue comme vécu linguistique, lequel n'a pas d'existence pour la grammaire ou la linguistique. En fait il s'agit d'une notion de sujet empruntée au modèle de la radiodiffusion, un émetteur mis en relation avec un récepteur. Ainsi Karl Bühler, dans sa *Sprachtheorie*, dit : «Le mot "je" désigne tous les émetteurs possibles d'un message humain et le mot "tu" la classe des récepteurs comme tels²³.» Cette formule indique aussitôt (ou laisse apparaître) en quoi la théorie de la communication se distingue de la théorie de l'énonciation [*Aussagetheorie*]. Alors que cette dernière est en réalité la théorie de

²⁰ Voir la note 4 de la partie consacrée au «Genre lyrique» (Hamburger 1986 [1957, 1968] : 255, n. 4).

²¹ Voir le chapitre intitulé dans la traduction française «Le système énonciatif de la langue» («*Die Aussagesystem der Sprache*») (*ibid.* : 40-62).

²² Voir *ibid.* : 41, ndt.

²³ Une note renvoie à Bühler (1934 : 90). Voir aussi Bühler (2009 [1934, 1999] : 188). (Note de S. P.)

la structure de la langue, de sa structure cachée, la théorie de la communication, ou encore : discursive, ne concerne que la situation de parole. Il apparaît que le Je-émetteur de la communication est quelque chose de différent du sujet d'énonciation [*Aussagesubjekt*] de la langue qui s'oppose non au Tu-récepteur, mais à l'objet (*Objekt*) [...]. (Hamburger 1986 [1957, 1968] : 45 ; c'est moi qui ajoute les termes allemands, à l'exception de «*Objekt*», qui figure dans la traduction française)

Dans les considérations qui vont suivre, j'utiliserai systématiquement le mot «*Aussage*» et les mots composés sur cette base, à la place de «énoncé», «énonciation», «sujet de l'énonciation», etc.

2.2. L'opposition entre les temps de l'histoire et du discours de Benveniste et l'opposition entre le prétérit épique et le prétérit grammatical de Hamburger

Benveniste oppose deux plans ou modes d'énonciation, l'un qui se construit à partir du sujet et de la situation d'énonciation, l'autre qui en efface ou n'en utilise pas les marques²⁴. Hamburger oppose l'*Aussage* (l'assertion, l'énoncé), ou la *Wirklichkeitsaussage* (l'assertion ou l'énoncé de réalité), et le *fiktionalen Erzählen* (la narration fictionnelle), c'est-à-dire la narration du récit de fiction à la troisième personne. La première est fondé sur une structure sujet-objet : il y a un *Aussagesubjekt* et un *Aussageobjekt*, qui correspond en gros au référent de l'énoncé. «[L]a notion de structure sujet-objet permet de désigner le fait que le sujet asserte ou énonce quelque chose à *propos* d'un objet. Cette formulation est en réalité synonyme de celle qui dit que l'objet "est" indépendamment du fait qu'on en dise quelque chose plutôt que rien» (Hamburger 1986 [1957, 1968] : 58). Le récit de fiction à la troisième personne, en revanche, ne repose pas sur une structure sujet-objet. L'auteur n'est pas un sujet qui asserte ou énonce quelque chose à *propos* d'un objet. L'objet n'a pas d'autonomie ontologique par rapport à l'énoncé. Hamburger repère un certain nombre d'indices de ce que le récit de fiction à la troisième personne a une structure différente de celle de l'*Aussage* : parmi eux, la perte de la valeur «passé» du prétérit, la phrase «*Herr X war auf Reisen*» («Monsieur X était en voyage») se comprenant comme «*Herr X ist auf Reisen*» («Monsieur X est en voyage») au moment où moi, lecteur, j'en suis de ma lecture, et non comme «*Herr X war auf Reisen*» par rapport à un présent que j'associerais au moment de l'écriture de l'auteur. Hamburger appelle

²⁴ Les linguistes qui, à la suite de Genette ou indépendamment de lui, assimilent «énonciation» et «énonciation de discours», parlent d'«effacement énonciatif» pour le plan d'énonciation historique (voir Vion 2001 : notamment 334, Rabatel 2004 : notamment 3-4). Il vaudrait mieux parler de «non-utilisation» ou de «non-inscription des marques linguistiques de l'énonciation de discours». On notera cependant que Philippe (2002) emploie «effacement énonciatif» ou «désinscription énonciative» dans le sens de «non-utilisation» ou «non-inscription des marques linguistiques de l'énonciation de discours».

«prétérit épique» («*episches Präteritum*») le prétérit qui est utilisé dans le récit de fiction à la troisième personne, par opposition au prétérit ordinaire, grammatical. Elle trouve une confirmation de son analyse dans le fait que «*Herr X war auf Reisen*», dans le cas du récit de fiction à la troisième personne, peut être suivie par cette autre phrase : «*Heute durchstreifte er zum letztenmal die europäische Hafenstadt, denn morgen ging sein Schiff nach Amerika*» («Aujourd'hui, il parcourait pour la dernière fois le port européen, car demain son bateau partait pour l'Amérique»), qui présente un emploi atypique des adverbes déictiques «*heute*» et «*morgen*».

On voit donc que l'opposition entre les temps de l'histoire et du discours de Benveniste et l'opposition entre le prétérit épique et le prétérit grammatical de Hamburger ne sont pas immédiatement superposables. On peut aller plus loin dans l'exploration des ressemblances et des différences en les regroupant autour des quatre points suivants :

- (i) les formes et/ou les valeurs des temps verbaux ;
- (ii) les paramètres sur lesquels sont fondées les oppositions entre les temps verbaux (la problématique de la fictionnalité) ;
- (iii) le traitement du récit de fiction à la première personne ;
- (iv) le statut de l'auteur du récit historique et/ou du récit de fiction à la troisième personne, et éventuellement du récit de fiction à la première personne.

Benveniste oppose des formes verbo-temporelles différentes, ayant des valeurs différentes, qu'on peut appeler respectivement «déictique» et «non déictique» (ou «anaphorique»), selon des termes empruntés à l'analyse des pronoms personnels. Hamburger, en revanche, oppose deux valeurs différentes de la même forme verbo-temporelle, valeurs qu'on peut également appeler «déictique» et «non déictique» (ou «anaphorique»). La perte de la valeur «passé» du prétérit épique selon Hamburger correspond en effet à la perte de sa valeur déictique.

L'opposition de Benveniste est fondée sur un paramètre énonciatif, qui est l'expression ou non d'une relation temporelle avec le moment de l'énonciation. Benveniste rejette explicitement deux autres paramètres : la distinction entre temps de l'oral et temps de l'écrit, et la distinction entre temps narratifs et temps non narratifs. Seuls les temps de l'histoire cumulent les traits «non déictique», «narratif» et «de l'écrit». Le système de Benveniste n'intègre pas la problématique de la fictionnalité (il n'y a pas de distinction, à l'intérieur des temps de l'histoire, entre des temps «fictionnels» et des temps «non fictionnels»). L'opposition de Hamburger est fondée sur le même paramètre énonciatif que Benveniste. Mais Hamburger distingue le prétérit épique, c'est-à-dire fictionnel, et le prétérit ordinaire, grammatical (y compris celui qui est utilisé dans le récit historique ou véridique). Benveniste et Hamburger se

rejoignent néanmoins sur un point, qui est l'idée d'une imitation formelle (exclusivement limitée à la forme grammaticale du prétérit, en tout cas chez Hamburger) entre le récit historique et le récit de fiction à la troisième personne. Cette idée est implicite chez Benveniste (par exemple, dans la juxtaposition des exemples de Gustave Glotz et de Balzac²⁵). Elle est explicite chez Hamburger : «La signification grammaticale originelle du prétérit énonçant le passé est liée à la *propriété de facticité* [comprendre : de factualité]. Du point de vue sémantique, ce temps se distingue de tous les autres en ce qu'il est le seul à exprimer cette propriété de manière univoque. [...] Si l'on ressent à juste titre le prétérit comme la forme temporelle adéquate de la littérature narrative, on interprète mal ce sentiment en l'attribuant à l'"illusion du passé" ("*virtual past*"...). Il a son origine dans la valeur pour ainsi dire connotée de facticité du prétérit qui souligne discrètement le caractère d'apparence de la vie vécue, apparence produite par la fiction ; ou mieux, il ne s'y oppose pas» (1986 [1957, 1968] : 114-115)²⁶.

Benveniste ne s'intéresse pas au cas du récit de fiction à la première personne, dont il se contente de mentionner l'existence dans une note : «Le romancier emploie encore sans effort l'aoriste aux 1^{res} personnes du singulier et du pluriel. On en trouvera à chaque page d'un récit comme *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier. Mais il en va autrement de l'historien» (1966, 1990 [1959] : 244, n. 3). On peut remarquer le caractère légèrement incongru de la formulation ; on attendrait plutôt : le romancier crée un narrateur fictionnel qui emploie l'aoriste aux premières personnes du singulier et du pluriel, ou encore : le romancier fait parler ou écrire un narrateur fictionnel à l'aoriste et aux premières personnes du singulier et du pluriel²⁷. Hamburger, elle, considère le récit de fiction à la première personne comme une «forme spéciale» («*Sonderform*»), au même titre que la ballade ou le poème narratif. Dans la mesure où il est pris en charge par un narrateur fictionnel, c'est-à-dire un narrateur qui appartient à la même réalité que ce dont il parle ou à propos de quoi il écrit, on y retrouve la structure sujet-objet, caractéristique de l'*Aussage*. Le prétérit utilisé dans le récit de fiction à la première personne est bien un prétérit grammatical, mais un prétérit grammatical que Hamburger qualifie de «feint» («*fingierte*»).

Le statut de l'auteur du récit historique et/ou du récit de fiction à la troisième personne est le même chez Benveniste et chez Hamburger. L'auteur s'efface de ou ne s'inscrit pas dans ses énoncés (du moins, dans la plupart d'entre eux, car

²⁵ Benveniste (1966, 1990 [1959] : 240-241).

²⁶ Par «[production de] l'apparence de la vie» ou «de la vie vécue», Hamburger désigne le but propre de la fiction artistique (dramatique ou épique, ou encore cinématographique) : voir (1986 [1957, 1968] : 71-72, 208, 238, 249).

²⁷ Voir le «Choix de textes sur le narrateur» de Patron (2009 : notamment 286, 292, 295, 299-300).

les «intrusions du discours dans le récit»²⁸ ou les «intrusions du Je du narrateur dans la fiction»²⁹ sont toujours possibles) : pour rapporter des événements «hors de la personne d'un narrateur» chez Benveniste ; pour créer un monde de fiction ayant «l'apparence de la vie» chez Hamburger. Dans le cas du récit de fiction à la première personne, selon Hamburger, l'auteur crée un narrateur fictionnel qui se pose comme l'*Aussagesubjekt* du récit. C'est alors le récit lui-même qui a l'apparence du récit non fictionnel, du récit dans la vie³⁰.

3. L'usage du rapprochement entre Benveniste et Hamburger chez Kuroda et Banfield

3.1. La critique de la théorie communicationnelle du récit

Kuroda est le premier théoricien à rapprocher la proposition de Benveniste (lu et cité en français) et celle de Hamburger (lue et citée en allemand). Ce rapprochement a une fonction critique et s'accompagne d'une hiérarchisation explicite. Kuroda envisage en effet les deux propositions en tant que «critiques de la théorie communicationnelle de la narration»³¹ et présente «la critique que Hamburger fait du concept communicationnel de la narration» comme «plus élaborée et plus convaincante»³² que celle de Benveniste.

De la proposition de Benveniste, Kuroda retient : premièrement, l'affirmation qu'il existe deux plans ou modes d'énonciation différents, désignés respectivement par les termes «histoire» et «discours» ; deuxièmement, la définition générale de chacun de ces plans, celle du discours correspondant exactement à sa propre définition de la communication («Il est clair que l'*énonciation* dans le *discours* est une phrase utilisée dans une situation communicationnelle et Benveniste nous propose de reconnaître dans les écrits historiques et littéraires des phrases utilisées en dehors du cadre communicationnel»³³)³⁴ ; troisièmement, la citation célèbre concernant la non-inscription linguistique du narrateur, c'est-à-dire de l'auteur du récit, dans le récit historique («À vrai dire, il n'y a même plus alors de narrateur. Les

²⁸ Benveniste (1966, 1990 [1959]) : 240, n. 3).

²⁹ Hamburger (1986 [1957, 1968]) : 296). Hamburger emploie ici le terme «narrateur» («*Erzähler*») au sens de «auteur du récit». Sur le narrateur chez Hamburger, voir Patron (2009 : 169-176).

³⁰ Voir Hamburger (1986 [1957, 1968]) : 289).

³¹ Kuroda (1975 : 267).

³² *Ibid.* : 269.

³³ *Ibid.* : 268. Par «littéraires», il faut comprendre «fictionnels».

³⁴ En revanche, la définition de l'histoire selon Benveniste ne correspond pas à la définition de la fonction objective de la phrase selon Kuroda, en dépit de la boutade contenue dans l'avant-dernier paragraphe de l'article : «[...] dans ce sens, on peut dire : la performance linguistique, c'est l'*histoire* !» (*ibid.* : 292).

événement sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire. Personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter eux-mêmes»³⁵). En revanche, Kuroda occulte totalement le fait que la proposition de Benveniste s'articule sur la relation entre le passé simple et le passé composé en français. De là certaines formulations inadéquates : «[Benveniste] caractérise l'*histoire* essentiellement en termes "négatifs". [...] Même cette exclusion de l'aoriste du *discours* ne permet de tirer aucune conséquence positive à l'égard de l'*histoire*» ; «On pourrait peut-être poser que le *passé simple* et le *passé composé* se complètent l'un l'autre dans l'*histoire* et dans le *discours*» (Kuroda 1975 : 269). Kuroda ne voit pas non plus qu'il existe des marques linguistiques de l'énonciation historique : le passé simple, bien sûr, mais aussi la troisième personne «non opposable», ou encore le temps périphrastique, substitut de futur, que Benveniste appelle le «prospectif»³⁶.

Selon Kuroda, «Hamburger relève des indices positifs qui séparent *fiktionale Erzählen* de *Aussage*, ce qui contraste avec les indications négatives employées par Benveniste pour opposer l'*histoire* au *discours*. C'est-à-dire qu'elle indique certains traits linguistiques qui peuvent se trouver dans les phrases de la narration, mais non dans le discours» (Kuroda 1975 : 270) : l'utilisation de verbes de processus intérieurs à la troisième personne ; l'*erlebte Rede* (le style indirect libre) ; la perte de la valeur «passé» du prétérit et la possibilité de le combiner avec des adverbes déictiques comme «*heute*» et «*morgen*». On notera que Kuroda assimile implicitement les phrases de la narration fictionnelle selon Hamburger et les «phrases utilisées en dehors du cadre communicationnel» ; autrement dit, il interprète l'opposition entre *Aussage* et *fiktionales Erzählen* comme une opposition entre phrases de la communication et phrases utilisées en dehors du cadre communicationnel.

3.2. Banfield : les deux phrases caractéristiques de la narration fictionnelle

Banfield reprend à Kuroda «l'analogie entre la distinction *histoire/discours* de Benveniste et *fiktionale Erzählen/Aussage* de Hamburger» (Banfield 1995 [1982] : 451, n. 1). Cependant, elle concentre plus précisément son attention sur «les remarques de Benveniste [...] sur la personne et le temps, et le commentaire de Hamburger [...] sur l'emploi des temps dans le récit» (*ibid.* : 222). Selon elle, le passé simple de Benveniste et le prétérit épique de Hamburger sont en distribution complémentaire dans ce qu'elle appelle la «narration» (en anglais «*narration*»), c'est-à-dire la narration fictionnelle, à commencer par le récit de fiction à la troisième personne. Cette affirmation s'appuie sur l'observation de Benveniste que «[l]'historien ne dira jamais ni *je* ni *tu*, ni *ici*, ni *maintenant*, parce qu'il n'empruntera jamais l'appareil formel du discours [...]» (1966, 1990

³⁵ Benveniste (1966, 1990 [1959] : 241), cité par Kuroda (1975 : 269).

³⁶ Voir Benveniste (1966, 1990 [1959] : 239).

[1959] : 239, cité par Banfield 1995 [1982] : 233), appliquée à l'auteur du récit de fiction à la troisième personne³⁷. Elle est également rendue possible par la réinterprétation du prétérit épique de Hamburger comme un temps ou un emploi de temps propre aux phrases du style indirect libre, par opposition aux phrases de la communication ordinaire, mais aussi aux autres phrases du récit de fiction à la troisième personne³⁸.

[...] la seule façon de réconcilier la notion d'*histoire* chez Benveniste et celle d'*Erzählen* chez Hamburger sans trahir ce que chacune de ces notions a de spécifique nous amène à reconnaître, au sein même du [système narratif], l'existence de deux types de phrases, elles aussi distinctes et complémentaires³⁹. L'une — la phrase [de la narration] proprement dit[e] —, avec son système des temps indépendant de tout MAINTENANT⁴⁰, nous raconte les événements. Pour le français ce temps est l'aoriste, et pour l'anglais c'est le prétérit simple dans certains de ses emplois. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit du «temps de l'événement hors de la personne d'un narrateur» [...], défini comme un SOI-MAINTENANT⁴¹. (Banfield 1995 [1982] : 249)

[L'autre phrase] coexiste avec la phrase [de la narration], avec laquelle elle a en commun l'absence de PRÉSENT⁴² et du couple *je-tu*, et avec laquelle elle se partage le domaine de la fiction narrative. (*Ibid.* : 250 ; c'est moi qui remplace «récit» par «narration»)

La phrase du style indirect libre exprime «immédiatement» (sans passer par la médiation d'un narrateur) la subjectivité ou le point de vue d'une troisième personne. Elle est à l'imparfait en français et au prétérit simple ou au prétérit progressif en anglais. Les exemples suivants illustrent les deux types de phrases, la phrase de la narration proprement dite et la phrase du style indirect libre selon Banfield :

Mrs Dalloway said she would buy the flowers herself.

³⁷ Comme Benveniste et Hamburger, Banfield admet cependant la possibilité des «intrusions de l'auteur» dans le récit de fiction à la troisième personne (voir *ibid.* : 314).

³⁸ Cette interprétation se trouve déjà chez Stanzel (1965 [1959]). Elle est partiellement fautive dans la perspective de Hamburger (voir Hamburger 1986 [1957, 1968] : 75-87 et *passim* ; voir aussi Fludernik 1993 : 47, entre autres).

³⁹ Cette double caractérisation est empruntée à Benveniste (voir 1966, 1990 [1959] : 238). (Note de S. P.)

⁴⁰ Abréviation pour le moment à partir duquel sont repérés les adverbes déictiques de présent et de futur. (Note de S. P.)

⁴¹ Abréviation pour le «sujet de conscience», défini comme le référent auquel sont attribués tous les éléments expressifs. Le SOI peut être «de première personne» ou «de troisième personne». (Note de S. P.)

⁴² Abréviation pour le référent du présent grammatical, contemporain de MAINTENANT. (Note de S. P.)

For Lucy had her work cut out for her. The doors would be taken off their hinges ; Rumpelmayer's men were coming.

Mme Dalloway dit qu'elle irait acheter les fleurs elle-même.

Car Lucy avait de l'ouvrage par-dessus la tête. On enlèverait les portes de leurs gonds ; les hommes de Rumpelmayer allaient venir. (Woolf 1956 [1925] : 14-15, cité par Banfield 1995 [1982] : 118.)

Elle se promena dans son jardinet, passant et revenant par les mêmes allées, s'arrêtant devant les plates-bandes, devant l'espalier, devant le curé de plâtre, considérant avec ébahissement toutes ces choses d'autrefois qu'elle connaissait si bien. Comme le bal déjà lui semblait loin ! Qui donc écartait, à tant de distance, le matin d'avant-hier et le soir d'aujourd'hui ? (Flaubert 1951 [1856] : 376, cité par Banfield 1995 [1982] : 120.)

Banfield remarque ensuite que les récits de fiction à la première personne contiennent eux aussi les deux types de phrases, dans le même rapport de distribution complémentaire : les phrases de la narration proprement dite, dans lesquelles la valeur de «première personne + passé simple» est la même que celle de «troisième personne + passé simple», comme le montre la combinaison avec la série des adverbes ou locutions adverbiales de temps non déictiques ; et les phrases du style indirect libre à la première personne, qui se caractérisent par la présence d'un «SOI-PASSÉ», coréférentiel avec le narrateur. La nouvelle définition de la catégorie narration donnée par Banfield inclut donc les récits ou un certain type de récits de fiction à la première personne. Selon elle, «[d]ans [la narration] à la troisième personne, nous pouvons affirmer avec Benveniste : “À vrai dire il n'y a même plus alors de narrateur. Les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire. Personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter eux-mêmes” [...]» ; d'autre part, «[...] s'il y a bien un narrateur dans [la narration] à la première personne, on peut affirmer qu'à proprement parler personne n'y parle non plus, car tout acte de parole suppose nécessairement la présence d'un interlocuteur» (Banfield 1995 [1982] : 249). Seul un type de récits assez rare, où la première personne s'adresse à une deuxième personne dans un présent, et où apparaissent éventuellement des indications de prononciation, peut être considéré comme l'imitation d'un acte de parole ou de communication. Banfield appelle ce deuxième type de récits de fiction à la première personne le «*skaz*» ou le «récit en *skaz*»⁴³. L'identification de tel ou tel récit de fiction à la première personne comme appartenant au type narration ou au type *skaz* reste néanmoins l'un des points obscurs de sa théorie⁴⁴.

⁴³ Le terme «*skaz*» (du verbe «*skazat'*», qui signifie «dire» ou «raconter oralement») est emprunté aux formalistes russes, bien qu'il n'y ait qu'une continuité partielle et approximative entre les deux notions.

⁴⁴ Voir Patron (2009 : 222-226).

Au total, Banfield est redevable à Benveniste, non seulement de son analyse du passé simple dans le récit de fiction à la troisième personne en français, et par extension de son analyse des temps de base de la narration en général⁴⁵, mais aussi, plus indirectement (par réaction à une insuffisance de l'article de Benveniste), de sa réflexion sur le statut «historique» ou «discursif» du récit de fiction à la première personne⁴⁶.

Le regain d'intérêt suscité actuellement par les théories non communicationnelles ou poétiques du récit de fiction devrait produire de nouvelles lectures et de nouvelles utilisations de l'opposition entre histoire et discours posée par Benveniste⁴⁷.

Sylvie PATRON
Université Paris Diderot-Paris 7

Références bibliographiques

- BANFIELD, Ann (1982). *Unspeakable Sentences: Narration and Representation in the Language of Fiction*, Boston, Londres, Melbourne et Henley : Routledge et Kegan Paul ;
— (1995 [1982]). *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*, trad. Cyril Veken, Paris : Seuil ;
— (1983). Grammaire et mémoire, trad. Nicole Lallot, *Lalies* 5, 187-213 ;
— (1986 [1985]). L'écriture, la narration et la grammaire du français, trad. Ann Banfield, *Cahiers du département des langues et des sciences du langage* (Université de Lausanne) 2 : 3-27 ;
— (2003 [2000]). Le temps tragique: le problème du futur dans la philosophie du Cambridge et dans «To the Lighthouse», trad. Liliane Tasmowski, in : Jacqueline Guéron et Liliane Tasmowski, (éds). *Temps et point de vue/Tense and Point of View*, Nanterre : Université Paris X, 31-54.
— (2005). Tense and Narrative, in : David Herman ; Manfred Jahn ; Marie-Laure Ryan, (éds.). *The Routledge Encyclopedia of Narrative Theory*, Londres et New York : Routledge, 592-594.
BARTHES, Roland (1981 [1966]). Introduction à l'analyse structurale des récits, in : Barthes, (éd.). *Recherches sémiologiques. L'analyse structurale du*

⁴⁵ Voir Banfield (1995 [1982] : 228-253, 259), (2003 [2000]) et (2005).

⁴⁶ Voir Banfield (1995 [1982] : 225-227, 259-273) et (1983).

⁴⁷ Je me permets de renvoyer à la «Note sur la traduction des temps verbaux dans *Pedro Páramo*» de Patron (à paraître, 2010), ainsi qu'au travail engagé par Julien Piat sur le récit de fiction à la première personne.

- récit*, *Communications* 8, rééd. sous le titre *Communications*, 8. *L'analyse structurale du récit*, Paris : Seuil, «Points», 7-33.
- BENVENISTE, Émile (1966, 1990 [1946]). Structure des relations de personne dans le verbe, *Problèmes de linguistique générale*, vol. I, Paris : Gallimard, rééd. «Tel», 225-236 ;
- (1966, 1990 [1956]). La nature des pronoms, *ibid.*, 251-257 ;
- (1966, 1990 [1958]). De la subjectivité dans le langage, *ibid.*, 258-266 ;
- (1966, 1990 [1959]). Les relations de temps dans le verbe français, *ibid.*, 237-250 ;
- (1974, 1991 [1970]). L'appareil formel de l'énonciation, *Problèmes de linguistique générale*, vol. II, Paris : Gallimard, rééd. «Tel», 79-88.
- BÜHLER, Karl (1934). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Iéna : Gustav Fischer ;
- (2009 [1934, 1999]). *Théorie du langage*, trad. Didier Samain, Marseille : Agone, «Banc d'essais».
- CHOMSKY, Noam (1977, 1981, 2000 [1975]). L'objet de la recherche, *Réflexions sur le langage*, trad. Judith Milner, Béatrice Vautherin et Pierre Fiala, Paris : François Maspero, rééd. Flammarion, «Champs», 49-96.
- FLAUBERT, Gustave (1952 [1856]), *Madame Bovary*, *Œuvres*, t. 1, Paris : Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade».
- FLUDERNIK, Monika (1993). *The Fictions of Language and the Languages of Fiction : The Linguistic Representation of Speech and Consciousness*, Londres et New York : Routledge.
- FOURNIER, Jean-Marie (2004), «Crise de langue et conscience linguistique : la question de la règle des 24 heures», *XVII^e siècle*, n° 223, pp. 251-264 ;
- (à paraître), *Histoire des théories du temps linguistique*, Lyon, ENS Éditions, coll. «Langages».
- GENETTE, Gérard (1981 [1966]). Frontières du récit, in : Barthes, (éd.). *Recherches sémiologiques. L'analyse structurale du récit*, *Communications* 8, rééd. sous le titre *Communications*, 8. *L'analyse structurale du récit*, Paris : Seuil, «Points», 49-69.
- (1979 [1969]), *Figures II*, Paris : Seuil, rééd. «Points» ;
- (1972 [1970]), Métonymie chez Proust, *Figures III*, Paris : Seuil, «Poétique», 41-63 ;
- (2007 [1972]), Discours du récit. Essai de méthode, *Figures III*, rééd. sous le titre *Discours du récit*, Paris : Seuil, «Points», 7-290 ;
- (2007 [1983]), *Nouveau discours du récit*, *ibid.*, 291-435.
- HAMBURGER, Käte (1968 [1957]). *Die Logik der Dichtung*, Stuttgart : Ernst Klett Verlag ;
- (1973, 1993 [1957, 1968]). *The Logic of Literature*, trad. Marilyn J. Rose, relue par Käte Hamburger et par Reginald St. Leon, Bloomington et Indianapolis : Indiana University Press ;

- (1986 [1957, 1968]). *Logique des genres littéraires*, trad. Pierre Cadiot, Paris : Seuil, «Poétique».
- KURODA, S.-Y. (1975). Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration, trad. Tiên Fauconnier, in : Julia Kristeva ; Jean-Claude Milner ; Nicolas Ruwet, (éds.). *Langue, discours, société. Pour Émile Benveniste*, Paris : Seuil, 260-293.
- PATRON, Sylvie (2006), Sur l'épistémologie de la théorie narrative (narratologie et autres théories du récit de fiction), *Les Temps modernes* 635-636 : 262-285 ;
- (2009). *Le Narrateur. Introduction à la théorie narrative*, Paris : Armand Colin, «U».
- (à paraître, 2010), La mort du narrateur et l'interprétation du roman. L'exemple de *Pedro Páramo* de Juan Rulfo, in : Sylvie Patron, (éd.). *Théorie, analyse, interprétation des récits/Theory, analysis, interpretation of narratives*, Berne : Peter Lang.
- PHILIPPE, Gilles (2002). L'appareil formel de l'effacement énonciatif et la pragmatique des textes sans locuteur, in : Ruth Amossy, (éd.). *Pragmatique et analyse des textes*, Tel-Aviv : Université de Tel-Aviv, 17-34.
- PRINCE, Gerald (1982). *Narratology : The Form and Functioning of Narrative*, Berlin, New York, Amsterdam : Mouton Publishers, «Janua Linguarum. Series Maior».
- REITAN, Rolf (inédit). The Hidden Theory of Narration in Genette's «Discours du récit», communication présentée au Narrative Conference, organisé par la Society for the Study of Narrative Literature, Washington, 2007 ;
- (2008), *Fortællerfiktionen. Kritik af den rene narratologi*, Aarhus : Aarhus Universitetsforlag.
- RABATEL, Alain (2004). L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques. *Langages* 156 : 3-17.
- RIVARA, René (2000). *La Langue du récit. Introduction à la narratologie énonciative*, Paris : L'Harmattan, «Sémantiques».
- SCHMID, Wolf (2005). *Elemente der Narratologie*, Berlin et New York : Walter de Gruyter, «Narratologia».
- STANZEL, Franz K. (1965 [1959]). Episches Präteritum, erlebte Rede, historisches Präsens, in : Volker Klotz, (éd.). *Zur Poetik des Romans*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgemeinschaft, 319-338.
- TODOROV, Tzvetan (1981 [1966]). Les catégories du récit littéraire, in : Barthes, (éd.). *Recherches sémiologiques. L'analyse structurale du récit, Communications* 8, rééd. sous le titre *Communications, 8. L'analyse structurale du récit*, Paris : Seuil, «Points», 131-157.
- TOMACHEVSKI, Boris (1965, 2001 [1925]). Thématique, in : Tzvetan Todorov, (éd.). *Théorie de la littérature. Textes des Formalistes russes*, trad. Tzvetan Todorov, Paris : Seuil, rééd. «Points», 267-312.

VAN DEN HEUVEL, Pierre (1985). *Parole, mot, silence. Pour une poétique de l'énonciation*, Paris : José Corti.

VETTERS, Carl (1996). *Temps, aspect et narration*, Amsterdam et Atlanta : Rodopi, «Faux-titre».

VION, Robert (2001). «Effacement énonciatif» et stratégies discursives, in : Monique de Mattia ; André Joly, (éds.). *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, textes recueillis par Monique De Mattia et André Joly en hommage à René Rivara, Gap et Paris : Ophrys, 331-354.

WOOLF, Virginia (1976 [1925]), *Mrs Dalloway*, Londres : Hogarth Press ;
— *Mrs Dalloway* (1956 [1925]), trad. S. David, Paris : Stock.